

Zeitschrift:	Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses
Herausgeber:	Alliance nationale de sociétés féminines suisses
Band:	23 (1935)
Heft:	463
Artikel:	Les effets de la rationalisation sur l'emploi et les salaires des femmes en Allemagne
Autor:	L.-H.P.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-262075

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

marque de protection conférée aux producteurs remplissant certaines conditions; c'est un moyen de soutenir, en les recommandant au public, les produits qui méritent de l'être.

En acquérant le droit d'user du Label, les producteurs acquièrent en même temps l'aide de la Ligue qui entraînera le public à marquer et à acheter les produits qu'elle lui signale ainsi. Une des conditions pour obtenir le droit d'user du Label est la rémunération convenable de la main-d'œuvre. Par ce moyen, la Ligue lutte efficacement contre les salaires insuffisants.

L'acheteur a tout intérêt à être renseigné sur la valeur réelle des produits qui le tentent; il saura que ceux qui portent l'estampille du Label peuvent être achetés de confiance, même s'ils semblent un peu plus coûteux, que ce sont des objets qui ont été examinés et contrôlés par la Ligue, qui sont fabriqués en Suisse et aussi que le salaire de l'ouvrier confectionneur a été convenable.

Le Label est une marque légalement protégée et la propriété exclusive de la Ligue sociale d'acheteurs. Les producteurs qui désirent être au bénéfice du Label doivent s'adresser à la Ligue en fournissant tous les renseignements nécessaires sur les articles qu'ils désirent protéger. La Ligue de son côté fait la publicité nécessaire pour donner au Label toute son efficacité (articles dans la presse, affiches, expositions, conférences, etc.).

V. D.



Cliché Mouvement Féministe

Mme Anna GUTZWILLER

vient d'être nommée deuxième assistante de police à Berne. Elle sera une aide précieuse pour la première assistante, Mme Ernst, et les femmes de la capitale sont reconnaissantes aux autorités qui, d'elles-mêmes, firent cette nomination sans qu'elle ait été précédée de démarches ou de pétitions.

petite part de la prostituée, celle-ci est une victime de la prostitution.

Les causes de la prostitution sont principalement: la négligence ou l'égoïsme des parents ou du tuteur, la vanité féminine, le désir d'une vie légère et gaie, l'alcool, la cocaïne et d'autres drogues, la paresse, le manque de sens moral, une intelligence déficiente, un caractère irresponsable, l'absence complète du sens de la dignité humaine et spécialement de la dignité féminine, un érotisme développé, un mauvais entourage, la pornographie, le proxénétisme, la soif de plaisir et le goût de la prostitution chez les hommes, la décadence sociale, la misère et l'abandon. Cette dernière cause domine certainement toutes les autres. La société est véritablement responsable de la prostitution et aussi l'entourage et aussi la famille, et la lutte contre ce fléau social devrait être la tâche morale la plus immédiate de la société et de l'Etat. (extrait du rapport du docteur Donos, médecin en chef d'hôpital, professeur d'université à Budapest et vice-président de l'Association hongroise contre la traite des femmes et des enfants).

Le professeur Mittermaier de Heidelberg envisage que les enfants des familles pauvres des grandes villes vivant dans la rue ou dans des logis trop peuplés sont témoins de scènes scandaleuses tel qu'il est presque héroïque de leur part de conserver encore quelques notions de moralité. L'enfance illégitime et son éducation forcément relâchée, la monotonie et le manque de joie du travail dans les usines sont encore des causes de prostitution. Et certaines professions comptent beaucoup plus de prostituées que d'autres, par exemple,

les employées de maison, les ouvrières de fabrique, les sommelières, les modistes, les couturières, les repasseuses, les vendeuses, etc.

Voilà, sommairement résumées, les causes de la prostitution. Quant aux remèdes, il est envisagé en tout premier lieu l'éducation de la jeunesse, qui est, du reste, plutôt un moyen préventif. Le Dr. Paulina Luisi, de Montevideo, rend responsable la désolante situation économique du travail féminin. Son amélioration sera certainement un remède efficace contre la prostitution. Il faut lutter aussi contre la notion erronée du mal nécessaire, doctrine équivoque et brutale, qui autorise toutes les licences masculines, contre le relâchement des liens conjugaux et il faut rappeler les devoirs de propriété, de santé, d'intégrité physique et morale de l'homme et de la femme unis par le mariage et appellés à donner naissance à des êtres nouveaux. Le goût de la propriété inculqué et développé chez les jeunes filles peut les faire reculer devant les contacts malpropres. Dans ce domaine, l'éducation scolaire peut remédier à l'éventuelle carence maternelle, nous dit Mme von Kirchbach, de Dresden, qui préconise en outre l'enseignement en commun des garçons et des filles.

Mais les remèdes, les vrais remèdes? Les trouvera-t-on dans les œuvres privées ou officielles de préservation, de protection, de répression, ou dans une juridiction spéciale pour les mineurs, telle que la présente Mme Andréa Colin, membre de la Section des questions morales de la S.D.N.? Il n'y a pas de lutte rationnelle contre la prostitution sans lutte contre l'immoralité sexuelle, a-t-on écrit fort justement. Les lois sont-elles d'une utilité pratique et efficace contre cette immoralité? se demande M. Semkina, du Bureau international pour la suppression du trafic des femmes et des enfants. Oui, quand elles suppriment les maisons de tolérance, les endroits où l'on s'amuse qui constituent une tentation permanente, quand elles établissent la police des rues et des établissements publics et qu'elles suppriment la sollicitation publique, et ne permettent pas à la prostitution luxueuse de s'afficher et d'exciter ainsi l'envie de jeunes personnes, en même temps pauvres et avides de plaisirs, quand elles puissent les représentations ou les écrits obscènes et les clubs nudistes organisés pour servir le vice, etc., etc. Bien que la législation ne puisse résoudre toutes les difficultés, elle peut beaucoup, si elle est honnêtement appliquée, pour les diminuer tout au moins.

(S'adr. rue de l'Hôtel-de-ville, 8, Genève)

V. DELACHAUX.

Les effets de la rationalisation sur l'emploi et les salaires des femmes en Allemagne

Le B.I.T. publie, sous la signature de Mme Judith Grünfeld, une brochure donnant les résultats d'une minuscule enquête faite en Allemagne à propos des effets de la rationalisation sur les salaires et l'emploi des femmes dans ce pays. L'auteur apporte une utile contribution à l'étude de ce problème; elle y examine, à l'aide de données provenant de sources diverses, les changements survenus au cours de ces dernières années.

Un livre nouveau est sorti récemment de presse, *Lucile de Chateaubriand*, par Albéric Cahuet. L'auteur, à qui nous devons déjà de très belles études de femmes, retrace avec beaucoup d'art et avec une émotion qu'il sait nous faire partager, la vie de celle qu'il appelle « un Werther féminin ». Il s'attache à détruire la déplorable légende répandue à la suite de la publication par Chateaubriand de son *René*, qui déforme la pure tendresse du frère et de la sœur, et on peut dire que le livre de M. Cahuet est une éclatante réhabilitation.

Rien n'annonçait chez Lucile enfant la femme charmante qu'elle devint. « Jaune comme la primevère et triste comme la feuille séchée », elle était laide, un peu contreplaqué, portait un corset et un collier de fer pour redresser sa taille, et avait l'esprit endormi. Bien que de quatre ans l'aînée de son frère, elle était sa compagne de tous les instants. « On me livre Lucile comme un jouet » écrira plus tard Chateaubriand. « Jouet patient, facile, qui s'attache instinctivement à ce qu'on lui donne, car une petite fille a toujours un amour maternel à placer », ajoute M. Cahuet. Ce frère était alors un parfait vaurien et c'est Lucile qui, pour lui éviter des semences, raccomode en cachette ses vêtements déchirés dans les batailles journalières avec les poisssons de Saint-Malo.

La famille Chateaubriand s'est transportée à Combourg, château imposant par sa masse de pierre grise et ses quatre tours, triste aussi et le pied baignant dans des eaux noires. Lucile a dix-sept ans; elle erre, toujours songeuse, sur

les bruyères des landes ou sous les grands bois, « front pensant, âme grave, cœur prenant », et miraculièrement devenue belle. On ne peut imaginer jeune fille aussi compliquée. « Tout, a noté Chateaubriand, lui était souci, chagrin, blessure; une expression qu'elle cherchait, une chaire qu'elle s'était faite la tourmentaient des mois entiers. A dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années et se voulait ensevelie dans un cloître ».

De cette passionnée toute enveloppée de mystère, on fit une chanoinesse, était intermédiaire entre la vie religieuse et la vie du monde. Cette qualité valait des avantages certains; ou bien la chanoinesse vivait dans la maison-mère, où elle demeurait dans sa famille. Dans les deux cas, elle avait droit à une rente, ainsi qu'à être appelée « Madame la Chanoinesse », et à être secourue en cas d'fortune. De par son titre nouveau, Lucile devait éviter le luxe vestimentaire et nobiliaire, vivre très simplement même dans le monde, s'abstenir de lectures dangereuses, de spectacles, de bals et de toute espèce de fards. Le temps qu'elle ne donne pas à son frère, elle le passe en prières.

Lucile a vingt ans, son frère en a seize. « Autour d'eux nul ne les comprend comme ils se comprennent... elle regoit tous les chocs de l'esprit fraternel qui tour à tour l'entraîne et se replie en elle. Tous deux se rapprochent et, à toutes les heures, se découvrent davantage leurs identités... Si pareils, dans cette magnificence intime de leur jeunesse, que l'on n'imagine pas, entre les êtres, de communion plus étroite. Les mots de l'un tombent dans l'âme de l'autre. Soumis aux mêmes visions, atteints par les mêmes



Les femmes et les livres

Lucile de Chateaubriand

Sur cette sœur d'un homme illustre, sur cette Lucile passionnée comme peu de femmes le furent, et toute blottie à l'ombre de la gloire fraternelle, il a été beaucoup écrit. Des écrivains, et des meilleurs, ont tenté de fixer d'un trait précis cette silhouette fuyante, sur laquelle son frère nous a raconté somme toute, plus de mensonges qu'il n'est permis, même à un imaginatif.

tion du salaire féminin. Dans l'état actuel des choses, le principe: *à travadi égal, salairz égal*, restera forcément lettre morte, parce que les mêmes opérations ne sont pas accomplies en même temps par les hommes et les femmes.

On ne combattrait efficacement la tendance à remplacer les hommes par les femmes (dans un but notoire d'exploitation et de lucratif, aussi bien dans l'industrie que lorsqu'il s'agit d'employées) que le jour où l'on donnera au problème du salaire la seule solution qu'il comporte: *à rendement égal, salaire égal*, et cela dans le monde entier.

A défaut d'une telle solution, les progrès techniques rapides ne tarderont pas à entraîner une élimination de plus en plus forte de l'homme au profit de la femme, et même de l'homme et de la femme au profit de la jeune fille, moins bien rétribuée, qui, seule, pourra compter sur la stabilité de son emploi.

L.-H. P.

Rectification. — Mme Lydie Morel nous prie de corriger un mot de sa réponse à l'Enquête publiée dans le numéro précédent. Elle a écrit: accession aux fonctions, et non pas aux sanctions.

Le rôle et la situation de la femme en Palestine

Lors d'un voyage en Palestine, de mars à avril 1935, j'ai eu l'occasion d'observer la femme palestinienne des villes et des campagnes, son travail dans son ménage et dans les colonies, son activité éducative et professionnelle, etc. Partout j'ai pu constater que ses droits ne sont nullement en rapport avec le travail qu'elle fournit.

L'adaptation au pays se fait péniblement, et le changement de vie est dur à la femme comme à l'homme. Par exemple, la jeune fille élevée en Allemagne dans un certain confort éprouve, malgré sa bonne volonté, de grandes difficultés à s'habituer à sa situation nouvelle. Elle est obligée de sous-louer une ou deux chambres de son appartement de trois pièces; car, à cause du nombre inouï d'immigrés, les loyers augmentent d'un jour à l'autre. On vient heureusement d'interdire, à Tel-Aviv surtout, ce genre de spéulation.

La femme a des difficultés avec son ménage, et la jeune fille, même celle venant de l'est de l'Europe, estime le travail ménager indigne d'une sioniste et, de plus, improductif, et lui préfère un travail constructif, tel celui d'aide-maçon. Les domestiques sont considérées comme des ouvrières; elles arrivent le matin, travaillent huit heures, se reposent le samedi et les nombreux jours de fêtes, et empruntent des livres à la bibliothèque de leur maîtresse. A cause de la pénurie de bonnes, les salaires sont très élevés, et varient de deux à quatre livres par mois, la nourriture en plus.

En général, les femmes sont satisfaits de leur condition, pourvu qu'elles puissent, après leurs travaux fatigants, lire, ou faire ou écouter de la musique. Malheureusement, l'intellectuelle n'apprend qu'avec beaucoup de peine la langue du pays, l'ivrit, qui est vivante et comprend déjà toute une littérature, telle la Habimah, recueil d'auteurs russes, ainsi que d'œuvres de Molière et de Shakespeare.

souffles, ils vibrent ensemble pour tout et partout, au point de se sentir désaccordés quand des instants les éloignent. Leurs curiosités sont communes. De la vie dont ils ne savent rien à seize et à vingt ans, ils voudraient trop savoir... Et, parce que tous deux souffrent l'étoffement créé par le morne entourage, ils s'évadent dans le libre et magique univers de leur solitude».

C'est Lucile qui fera naître l'éternelle du génie de son frère en lui suggérant de peindre par des mots ce qu'ils ressentaient tous deux». «Elle me révèle la muse: un souffle divin passa sur moi» écrit plus tard le grand poète. Lucile se prend, elle aussi, à l'enthousiasme littéraire; elle traduit des poèmes latins, mais ses essais demeurent à vrai dire, assez médiocres.

Cette chanoinesse ne pensait qu'à l'amour. On l'a dite un peu déséquilibrée... elle n'était que maladive et exaltée, singulièrement séduisante et tout aussi malheureuse. Son attachement pour son frère demeure pur, sans aucun doute, et la pauvre Lucile n'en peut mais si le poète en fit un prétexte littéraire pour s'attribuer à lui-même un de ces rôles sataniques qu'il mit à la mode.

Le père mort et Combourg délaissé, Lucile alla vivre dans la jolie ville de Fougères où habitaient ses trois sœurs mariées. «Il faut au printemps entrer à Fougères par la vaste porte Notre-Dame qui s'ouvre entre deux tours fleuries comme un jardin, nous conseille M. Cahuet. La ravenne jaune et cette valériane rose que l'on nomme le lis des murs enflamme la pierre grise. C'est un chant de couleur dans le granite breton. Sous un verre à grillage, une Vierge du temps de la duchesse Anne vous présente un bouquet: accueil



DE-CI, DE-LA

Foyer des Etudiantes, 20, av. Henri-Dunant Genève.

Au début du semestre universitaire rappelons que le Foyer des Etudiantes, fondé en 1910 par la Fédération des Associations Chrétiennes d'Etudiantes, met ses locaux à la disposition des étudiantes (étudiants admis) visitant les établissements de l'instruction supérieure à Genève: Université, Institut J.-J. Rousseau, Ecole Sociale, Ecole des Beaux-Arts, Conservatoire. Le Foyer est un club ouvert aux étudiantes de toute nationalité, de toute opinion philosophique et religieuse. Les étudiantes trouveront au Foyer des salles d'étude et de réception, ouvertes *tous les jours de 8 à 22 heures* (bibliothèque, piano, machines à écrire et à coudre). Thé à 16 heures. Des renseignements seront donnés concernant la vie de l'étudiant à Genève (échange de langues, cours, adresses de chambres et pensions, sports, etc.). Suivant les désirs exprimés par les étudiantes, des causeries et discussions seront organisées. Il est prévu des rencontres amicales les dimanches à 16 heures.

Après-midi d'ouverture, dimanche 16 novembre, à 16 heures. Dans la même demeure, la «Maison des Etudiantes» reçoit quelques pensionnaires. Pension complète et repas séparés.

S'adresser 20, avenue Henri-Dunant. Téléphone 42.746. (Communiqué)

Cours de cuisine pour garçons.

A l'école primaire supérieure de Queen Street à Manchester, l'enseignement de la cuisine est donné à 60 garçons des trois classes supérieures.

Ceux-ci se présenteront à l'école en tablier blanc, avec des mains et des ongles irréprochables et un enthousiasme formidable. Comme c'est la première école de Manchester qui fait cette expérience l'essai est suivi avec un intérêt considérable par les autorités scolaires.

La mère juive se dévoue généralement à ses enfants, et ici, en Palestine, on voit des parents qui couchent sous la tente, mais logent leurs rejetons dans des maisons. L'enseignement et l'éducation de la jeunesse sont très soignés, et les écoles créées pour elle sont des modèles du genre. Dans le quartier Neve-Shanan, de Tel-Aviv, se trouve une école de mille enfants, dont le réfectoire en hébreu cinq cents à la fois; les mères travaillant toute la journée, les écoliers prennent leurs repas à l'école. Une école infantile toute proche a une halle de repos pour ses quatre-vingts élèves; un jardin d'enfants est équipé suivant la méthode Montessori; une autre reçoit les petits malades des yeux... Je pourrais énumérer longtemps encore de telles institutions; pourtant il devrait y en avoir encore davantage, car l'émigration des années 1934-35 a été considérable.

Au commencement, le climat paraît insupportable à la Palestinienne; elle devient obèse et

de la tradition et de la foi qui se sont maintenues ici après bien des orages.»

L'atmosphère familiale que respire Lucile à Fougères est douce et saine et favorise le retour à l'équilibre moral. Mais la mort de son père l'a privée de soutien, le départ de Combourg l'a déracinée et jamais elle ne retrouvera la sérénité de la femme en son foyer. «A Fougères, elle s'annexe. Elle est comme suspendue dans la vie. Il est des êtres que leur fatalité condamne toujours à porter une âme exigeante avec un cœur violent sur des routes sans but. Lucile est une passion inquiète qui n'ose se déterminer. Son entourage ne saurait mieux la comprendre qu'elle ne se comprend elle-même. Ses sœurs s'irritent de la voir si différente de ce qu'elles sont.»

Quelqu'un qui la connaît à Fougères l'a vue belle sans être jolie et ayant surtout du charme, la noblesse des formes et du cœur. Toute sa vie, on a dit qu'elle était de celles que l'on n'oublie pas après les avoir vues. Originale, prétendaient ses sœurs; géniale, notaient Chateaubriand. Si elle a le goût des lettres, cette étrange chanoinesse a aussi le désir de briller, et elle rêve de trouver à Paris, où elle séjourne avec ses sœurs, l'occasion de belles relations et aussi, peut-être, de rencontrer l'être qui fixera son destin.

Soudain, l'orage éclate. Prise de la Bastille, Révolution. Mort du roi, de la reine et de leurs fidèles. Parmi eux, le frère ainé de Lucile et sa femme, Chateaubriand, qui vient d'épouser Céleste Buisson, s'exile en Angleterre pour échapper à l'échafaud. A Fougères, où elle est venue se terra, Lucile voit conduire en prison sa sœur Julie de Farcy, et sa belle sœur, la petite Céleste de dix-huit ans, et elle suit dans son cachot

Les maîtresses qui sont chargées de ces cours donnent sur leurs élèves des appréciations très élogieuses, disant qu'elles préfèrent les classes de garçons aux classes de filles. Les garçons se montrent plus attentifs et n'oublient aucune des directions de la maîtresse. La seule difficulté consiste à modérer leur enthousiasme. Un progrès a déjà été réalisé. Après une leçon sur la propreté, les garçons se sont présentés en classe plus nets et plus propres qu'auparavant. En plus de la cuisine, les garçons s'exercent à d'autres travaux domestiques, entre autres au blanchissage.

Précieuse corpulence.

Dans l'île de Chypre, s'il faut en croire une feuille de Madrid, les meures n'ont guère encore évolué. On y peut toujours, légalement, s'acheter une épouse, fille de parents turcs. Une jeune fille mince vaut 1.500 francs tandis qu'une personne aux formes dodues atteint souvent le prix de 8.000 francs. Les acheteurs sont pour la plupart des Arabes de Palestine. Le versement est déjà mentionné, paraît-il, dans le contrat de mariage. En cas de réputation, la somme peut être restituée suivant les conventions. Pourtant les « demandeurs » n'hésitent pas à pencher du côté de la corpulence, pleine de charmes à leurs yeux, si chère soit-elle.

Education ménagère.

Le Congrès annuel du Centre national d'études d'éducation ménagère, qui réunissait récemment à Bruxelles une centaine de femmes appartenant aux différents partis politiques, s'est occupé entre autres de la question d'une réforme du service ménager.

Au cours des deux journées d'étude, des rapports furent présentés sur le recrutement et la formation de l'aide ménagère et de l'assistante familiale, et sur la formation d'un cadre professionnel pour ces emplois.

On examina aussi de quelle façon il serait possible d'alléger les travaux et les charges de la maîtresse de maison, soit par l'emploi d'une technique adaptée aux besoins ménagers, soit par l'organisation de services collectifs, ou bien encore par l'emploi de l'aide humaine.

Chacun des points exposés fera l'objet d'une étude approfondie, dont les résultats seront développés aux prochaines journées d'étude.

veillait rapidement, surtout dans les colonies. Elle s'en rend compte et en souffre, tout en se consolant par l'idée qu'elle passe par une époque de transition. Et voici encore un des traits du caractère de la mère juive: elle supporte tout par amour pour ses enfant et pour la vie de liberté et de dignité que, par ses efforts, elle tente de leur procurer.

Au point de vue des droits, comme je l'ai déjà dit, elle est en retard, mais de tristes parts on tente d'améliorer peu à peu sa situation. La première Association féminine fondée en Palestine a à son programme l'égalité de droits pour la femme. C'est grâce aux travaux de cette Association que l'on rencontre des membres féministes au Conseil national juif (Waad Leumi). En 1932, à la municipalité de Jérusalem ont été nommées deux femmes. Il existe des avocates. Mais il reste encore beaucoup à faire. La Palestinienne devrait avoir le même droit que le Palestinien à être inscrite comme propriétaire de terrains, et

la femme de son frère. Sont évacuées à Rennes les détenues: «Julie Chateaubriand, femme Farcy, ex-noble, âgée de vingt-sept ans; Lucile Chateaubriand, ex-noble, âgée de vingt-cinq ans; Céleste Buisson, femme Chateaubriand, ex-noble, âgée de dix-huit ans.»

Leur captivité fut cruelle et les nouvelles du dehors accablantes. La mère de Lucile, qui a soixante-douze ans, est emmenée dans la charrette des aristocrates et traînée à Paris. A Combourg, on avait ouvert la tombe du père et jeté ses cendres au vent. Les trois prisonnières avaient heureusement des amis dans la région, et une pétition, signée d'habitants de Fougères, d'officiers municipaux et du Conseil général, réclama leur délivrance. Enfin libres, elles rejoignirent leur vieille mère.

«Madame de Chateaubriand avait été oubliée à la Conciergerie. Un commissaire s'étonna de l'y voir:

— Que fais-tu, citoyenne? qui es-tu? Pourquoi restes-tu ici?

— On m'a pris mon fils. Je ne veux plus savoir ce qui se passe. Il m'est indifférent de mourir en prison ou ailleurs.

— Mais tu as peut-être d'autres enfants?

Elle donna les noms des trois détenues de Rennes.

«L'ordre fut expédié, disent les «Mémoires» de Chateaubriand, de remettre celles-ci en liberté, et l'on contraignit ma mère de sortir.»

Dans les temps troublés qui suivirent sa libération, Lucile se maria. Cette union d'une jeune fille avec un septuagénaire a de quoi nous consigner. L'époux, M. de Caud, n'avait ni bonne mine, ni richesse, ni talents, ni tendresse; rien,

à être admise à l'emphytose, c'est-à-dire au droit de contracter un bail à long terme de biens immeubles, conférant un droit réel d'hypothèque.

La situation juridique de la femme mariée doit être révisée. Il faudrait qu'elle puisse choisir entre la nationalité de son mari et la sienne propre. La loi juive est une loi basée sur le droit et la justice, mais il faudrait l'adapter à la situation actuelle. Malheureusement, de nos jours, la justice ordinaires est plus équitable que la justice rabbinique; mais la femme juive ne peut y recourir quand le litige touche à sa famille. Les tribunaux rabbiniques devraient être forcés d'interpréter la loi du Talmud de façon à l'adapter à la situation féminine actuelle.

Un point de vue du travail, l'Association est bien seconde dans la lutte pour l'égalité de la Palestinienne par le Conseil des ouvrières. Certaines formes de travail sont réservées aux femmes: l'hiver dernier, des milliers d'entre elles ont été envoyées à la campagne pour la cueillette des oranges; une ferme d'apprentissage a été créée pour les jeunes filles, ainsi qu'une école de couture, une blanchisserie et une école de tissage à Haïfa. On cherche à relever les salaires, car, dans les usines, la rétribution des ouvrières est minime. Les loyers étant très élevés, il faudrait gagner quatre francs par jour et les salaires varient de un franc cinquante à quatre francs. Le mouvement tendant à hauser les salaires féminins possède un journal spécial: l'Organisation de l'ouvrage (Dvar Poeloth), qui s'efforce d'instruire les travailleuses.

Les certificats d'immigration sont exigés pour les femmes; c'est l'Angleterre qui contrôle l'immigration, la Palestine étant sous son mandat. On n'admet pas volontiers les jeunes filles et point du tout les femmes divorcées et les veuves. Le Conseil des ouvrières considère comme un grand succès d'avoir obtenu soixante-quinze certificats de jeunes filles.

On cherche à obtenir le droit de vote pour les femmes, et un grand pas en avant a été fait par la récente déclaration du gouvernement qui accordera le vote féminin si les deux-tiers des magistrats sont d'accord.

La Palestine n'est pas encore à même de soutenir à elle seule toutes les institutions que je viens de mentionner. Elle compte toujours sur l'aide des organisations juives à l'étranger. L'organisation sioniste féminine de l'Amérique a créé le service d'hygiène palestinien de toutes pièces; en 1913, elle a envoyé deux infirmières pour s'occuper des mères; en 1925, a été commencée la lutte contre la malaria et la trachoma (maladie des yeux); en 1918, la Hadassah Medical Organization a créé un service prophylactique et thérapeutique dans tout le pays et des hôpitaux ont été fondés dans les villes. Mais la crise étant survenue, les subventions tarirent et la charge retomba sur les municipalités. Le budget de ce service d'hygiène, ainsi que ceux d'un laboratoire d'analyse des aliments, d'une clinique dentaire, d'une salle publique de lecture, etc., s'élevait en 1934 à cent mille livres dont quarante-huit mille étaient fournies par l'Amérique.

Une autre organisation féminine et sioniste importante est la Wizo. Fondée en Angleterre en 1919, elle a rassemblé en mars 1933, au Congrès de Tel-Aviv, trois cent vingt délégués représentant soixante-mille femmes de quarante-quatre pays; elle tire aussi ses ressources de l'étranger. Son but est de s'occuper des femmes et des enfants et de donner à la Palestinienne un rôle actif dans la société juive sans abandonner sa neutralité.

en somme, ne pouvait expliquer ce mariage. Peut-être Lucile avait-elle tant souffert qu'elle se désintéressait de tout, même de son propre sort. Elle n'est plus chanoinesse, elle n'a plus d'argent, il n'existe plus d'églises où aller prier. Il n'y avait plus d'autels à Fougères, ni de croix aux clochers.»

De plus, tous les hommes jeunes de sa société ont émigré ou se cachent: leur absence fait la chance des vieillards. Quand Lucile, isolée, dépendante, désespérée, sans nouvelles de son frère toujours en exil, songea à se créer un foyer, elle ne trouva que ce septuagénaire sans attachement. Elle l'imaginait comme un père, et, quand il prétendit être plus et mieux, tout alla mal. Elle s'enfuit, ou il la chassa. Sept mois après, M. de Caud mourut.

Quand Chateaubriand put enfin revenir en France, Lucile reprit goût à la vie et espéra reprendre le cours des fraternelles relations de leur jeunesse. Mais il y avait Céleste. Céleste mariée quatre mois, puis séparée de son mari pendant huit ans. Elle avait quand même quelques droits sur ce grand volage. Destin tragique, à vrai dire, que celui de cette blonde menu, assez insouciant et sèche, qui a épousé un volcan! Elle ne fait rien pour établir de bonnes relations avec Lucile, dont le caractère, il faut le dire, était plutôt insupportable.

A trente-six ans, Lucile de Caud est encore belle, avec une abondante chevelure brune et un regard «douloureusement magnifique». Un ami de son frère, le poète Chénedollé, fut voir en elle «non point une femme déjà marquée des signes de la décence (il n'en était pas aimé d'amour une folle), mais la victime d'une vie